

La gestion alimentaire quelle implication des hommes

« While the assumption that domestic work is automatically women's work is no longer acceptable within certain socio-cultural groups, the same gender expectations persist in more complex forms, couched in terms of individual choices, standards and preferences » (Beagan et al. 2008, p. 668).

Les ressorts de la répartition des tâches relevés dans le chapitre précédent, et rappelés dans la citation ci-dessus, conduisent-ils à des répartitions inégalitaires dans la population enquêtée ? Quelles différences liées au genre voit-on poindre dans ces prises en charge ? Les femmes exécutent-elles toujours le travail alimentaire d'une façon spécifique, cherchant à produire la famille (Devault, 1994 ; Miller, 2013) ? En particulier, la part la plus invisible du travail, la « charge mentale » (Haicault, 1984), leur reste-t-elle majoritairement dédiée ? La participation des hommes aux tâches alimentaires continue-t-elle d'être pensée sous l'angle de la spécialisation et de la complémentarité, comme d'autres tâches (Cartier *et al.*, 2018), même chez les plus jeunes générations, peut-être davantage porteuses de l'idéologie égalitaire (comme suggéré pour les jeunes couples de catégories populaires : Clair, 2011) ? Les tâches alimentaires sont-elles davantage « négociables » entre les sexes (Zarca, 1990) que les

autres ? La « masculinité » est-elle toujours associée au rôle d'aidant ou de second couteau en cuisine domestique ? Quels ressorts supplémentaires aux fonctionnements conjugaux déjà décrits peut-on relever, à commencer par les socialisations familiales propres à transmettre des rôles genrés ou des appétences et compétences spécifiques ? Autrement dit, comment interpréter la lente baisse du temps de cuisine des femmes et l'augmentation prudente de celle des hommes observées à l'échelle agrégée (Champagne *et al.*, 2015 ; Ricroch, 2012)³²⁶ ?

Exploitant la typologie, nous montrons tout d'abord que les ressorts « traditionnels » en matière de socialisations aux tâches des un·es et des autres font que la prise en charge alimentaire par la femme relève encore de l'implicite pour beaucoup, et que les hommes qui souhaitent s'y investir doivent encore s'inventer une place (1). Ces ressorts conduisent à des répartitions majoritaires dans lesquelles la femme est davantage investie dans la gestion (2). Réservant au chapitre suivant l'analyse des ressorts associés aux positions sociales des partenaires dans les participations élevées de certains hommes (chapitre 5), nous concluons ici en nous demandant si cette participation signifie une évolution du genre, ou découle d'un effet de cycle familial (3).

1. Les ressorts « traditionnels »...

Nous observons la survivance de ressorts favorisant une répartition « traditionnelle » des tâches alimentaires. Les femmes sont davantage socialisées, depuis leur enfance, à considérer l'alimentation conjugale et domestique comme méritant un investissement important (a). À ceci s'ajoute une participation aux tâches alimentaires plus forte dans l'enfance (b), et l'association dans les représentations des partenaires des activités alimentaires aux « femmes » de leurs familles d'origine (c). Tout cela concourt à la prédisposition des femmes à la prise en

326 Pour rappel, si, en 2010, 82 % des femmes déclarent participer à la cuisine, contre 47 % des hommes, soit un écart de 35 points de pourcentage, cet écart tend à diminuer, puisqu'il s'est réduit de 8 points de pourcentage depuis 1999 (Ricroch, 2012). Quant au temps moyen consacré à la cuisine, l'écart est encore de 46 minutes en moyenne entre hommes et femmes mais s'est résorbé de 15 minutes entre 1999 et 2010, les femmes consacrant en 2010 en moyenne 70 minutes par jour aux activités de cuisine, contre 24 minutes par jour pour les hommes. Les courses sont également concernées par cette modeste réduction de l'écart de participation et de temps moyen. Cependant, cette baisse est davantage liée à une diminution pure du temps de courses ou de cuisine des femmes (Champagne *et al.*, 2015, p. 7) – grâce notamment aux plats préparés, conserves et surgelés – qu'à un remplacement par un temps de cuisine masculin. De plus, ces chiffres ne disent rien du détail des tâches, et peu de la régularité avec laquelle hommes et femmes cuisinent, et cachent une grande diversité de pratiques entre les sexes, mais aussi d'un couple à l'autre. Ainsi, on constate qu'il existe un écart de temps moyen entre les participants hommes (51 minutes) et femmes (85 minutes), ce qui suggère que même parmi ceux qui participent, cette participation ne prend pas les mêmes formes temporelles et probablement qualitatives selon le genre.

charge des autres à travers les activités alimentaires, et à celle des hommes à se laisser prendre en charge (d). Ceux-ci doivent donc toujours s'inventer une place dans ces activités (e).

a. L'alimentation, une priorité ?

« tant qu'il mange il s'en fout ! » (Laura)

La différence de rapport aux tâches alimentaires est d'abord saisissable au travers de discrètes variations dans la capacité à se rendre, ou non, « *disponible* » pour ces tâches : les femmes rencontrées se déclarent plus fréquemment « *disponibles* » pour réaliser les tâches alimentaires, justifiant ainsi souvent la répartition. Toutefois, cette « *disponibilité* » concerne une perception de son emploi du temps plus qu'une mesure objective des emplois du temps³²⁷. Il est ainsi probable que les femmes ont plus souvent tendance à se considérer comme devant se rendre disponibles pour les tâches alimentaires, notamment parce qu'elles confèrent à cette activité une valeur relative plus élevée, comme clairement visible dans l'importance accordée à ce qui est consommé (voir partie I). Le manque d'intérêt de l'homme pour certains enjeux alimentaires sert ainsi parfois de justification à la prise en charge majoritaire de certaines tâches par la femme, qu'il s'agisse plutôt de la cuisine³²⁸, de la santé³²⁹, ou de la variété des plats³³⁰. Laura (24 ans, installée depuis 2 ans en petite agglomération, infirmière remplaçante, arrangement de type « *partenaires spécialisé-es* »), seule partenaire rencontrée du couple qu'elle forme avec Julien (boulangier), souligne ainsi que « *tant qu'il mange il s'en fout quoi !* » :

Laura : on fait des menus sur une semaine. [...] moi je mets des idées en fait, et puis on regarde, ensemble ce qu'on veut... ce qui est bien ou pas. Et puis après on fait la liste de courses.

[...] Angèle : Et vous notez ça... sur quoi en fait ?

Laura : j'ai une feuille ! En fait je me suis fait une feuille (elle se lève, va dans la cuisine la chercher) Je trouve ça plus pratique parce que c'est vrai qu'on tourne vite fait... à toujours manger la même chose. [...] Et je note euh, ce que j'ai envie / (elle se reprend) ce qu'on a envie en gros. On choisit à deux en fait.

327 Rappelons que « *L'argument de l'indisponibilité professionnelle masculine n'est pas réversible* » pour les femmes (Moujel-Cojocar et Paris dans Singly, 2007, p. 87), que la disponibilité est en réalité fréquemment décidée en amont afin de permettre la prise en charge de davantage de tâches par la femme (Gaviria et Letrait dans Singly, 2007), enfin que les critères de la disponibilité domestique sont calqués sur les caractéristiques des métiers plus féminisés (Van Hooff, 2011).

328 Yann.

329 Dylan.

330 Ce manque d'intérêt s'exprime d'ailleurs pour certains par une réticence à l'entretien (Yann) voire un refus d'entretien (Julien).

[...] Angèle : *Ça t'est venu comment cette idée ?*

Laura : *Bah c'est à force de pas savoir ce qu'on voulait manger. Et de faire les courses et d'acheter, quand on fait les courses eh bien en fait de se rendre compte qu'on a exactement la même chose dans le placard [...] Et puis vu que, enfin c'est pas qu'il est pénible, mais il... il s'en fout de ce qu'on mange. Donc c'est toujours "comme tu veux, comme tu veux, comme tu veux". Donc bah au bout d'un moment j'ai dit "bah écoute, on fait des repas". (ent. 1, individuel)*

Dès lors qu'ils se moquent du contenu de leurs assiettes, certains hommes peuvent ne s'investir qu'*a minima* dans les activités alimentaires, beaucoup de celles-ci étant justifiées, aux yeux des partenaires, par l'enjeu de diversité ou d'équilibre alimentaire (comme s'efforcer de composer des menus équilibrés à l'avance, ou faire des courses d'appoint parce qu'il manque un ingrédient pour une recette). Ainsi, chez Laura et Julien, le couple s'est fréquemment retrouvé devant des difficultés pour décider du menu par manque d'idées. Laura, qui se retrouvait à devoir décider seule des menus au dernier moment, a fini par instaurer un menu prévisionnel que le couple est sensé préparer une fois par semaine. Elle considère que cela a permis de mieux répartir la charge de l'activité, mais dévoile qu'en réalité elle reste à l'initiative des propositions de menus.

La moindre valorisation des activités alimentaires par beaucoup d'hommes est également bien visible dans la concurrence temporelle de celles-ci avec d'autres activités, à commencer par le travail (professionnel ou scolaire). Le travail sert plus fréquemment de justification à la non-prise en charge des tâches alimentaires chez les hommes que chez les femmes. Le travail de l'homme est souvent mis en balance avec la disponibilité supposée de la femme, lorsqu'elle est encore étudiante ou en insertion professionnelle³³¹, mais aussi lorsque les deux partenaires sont tout autant en emploi. Les femmes ont donc tendance à minorer leurs empêchements professionnels, et les hommes à les majorer. Ce faisant, celles-ci *se rendent* disponibles en pensant *être* disponibles. Plusieurs hommes conditionnent leur participation alimentaire aux horaires de leur activité professionnelle. Inversement, nous y reviendrons, c'est la disponibilité professionnelle qui justifie les prises en charge par certains hommes. Des partenaires fixent ainsi la prise en charge en fonction de la disponibilité de l'homme et non de celle de la femme : si celui-ci n'est pas disponible (ou plutôt n'est pas considéré comme), la femme prend en charge. Ainsi, l'entrée dans le rôle de cuisinier ou de cuisinière principale n'est pas justifiée tout à fait similairement. Les trois « *chefs* » insistent sur leur disponibilité

331 Notamment par Dylan, Yann, Damien, Islane.

comme facteur de leur prise en charge, Killian étant en intérim, François connaissant une période de relative disponibilité au moment de son emménagement avec Camillia, et Fabien se présentant comme une personne plutôt hyperactive. À l'inverse, deux des trois « *nourricières* » mettent davantage en avant le manque de temps de leur partenaire. C'est surtout Gaëlle (21 ans, étudiante ingénieure en alternance, installée depuis 1 mois à Paris avec Damien, 24 ans, consultant en assurances, arrangement « *nourricière* ») qui insiste sur cette dimension, justifiant sa prise en charge par des raisons « *logistiques* », Damien étant selon elle très pris par son travail :

Gaëlle : on a des différences d'horaires. Je finis beaucoup plus tôt que lui. Je finis le boulot vers 18h. donc bon... Je suis chez moi vers 19h. Lui plutôt il finit vers 19h-20h... voilà. Pour des questions logistiques même, c'est mieux si c'est moi qui fais à manger. Parce que sinon on mange à 22h. (ent. 1, individuel)

L'installation récente du couple n'empêche pas Damien d'être très investi dans son travail professionnel en tant que jeune actuaire, ce qui le conduit à des horaires étendus, tandis que Gaëlle est très investie dans leur vie conjugale et domestique. Ce qu'elle s'avère être un peu moins au moment du second entretien, son implication nouvelle dans des activités parascolaires et personnelles allant de pair avec un léger désinvestissement vis-à-vis du travail alimentaire, montrant bien l'effet de vases communicants entre ces activités. Même chez des couples à la répartition des tâches beaucoup moins figée, l'argument de la disponibilité professionnelle des hommes est quelquefois très visible. Ainsi, chez Dylan et Nolwenn (27 et 25 ans, installés depuis 11 mois en grande couronne, professeur certifié et pigiste, arrangement « *partenaires spécialisé-es* »), la cuisine comme la mise de table et la vaisselle sont normalement partagées, mais concrètement plus fréquemment prises en charge par Nolwenn, du fait de l'indisponibilité professionnelle de Dylan au moment où ces activités doivent être effectuées, comme nous l'avons montré dans la typologie. Plutôt que de chercher des solutions pour réduire sa charge de travail du fait de la charge domestique qu'il doit assumer, Dylan délègue à Nolwenn une partie de sa charge domestique. Cette charge de travail professionnel est considérée par les deux partenaires comme n'étant pas malléable, la charge de travail domestique de Dylan étant en revanche considérée comme ajustable, et Nolwenn comme pouvant ajuster ses propres activités et contraintes pour prendre plus d'activités domestiques à sa charge.

Ainsi, les deux ressorts principaux de la plus grande prise en charge des tâches alimentaires par les femmes résident dans l'appréciation différenciée selon le genre de l'importance des

tâches alimentaires par rapport aux tâches professionnelles, et dans la considération différenciée des activités, notamment professionnelles ou scolaires, des partenaires.

b. Un engagement plus lointainement ancré chez les femmes

« j'ai toujours cuisiné énormément » (Gaëlle)

Autre ressort de leur plus fréquente prise en charge, les femmes ont souvent été familiarisées depuis plus longtemps aux tâches alimentaires. Ceci est visible dans certains parcours de partenaires cuisinant majoritairement. Si « *chefs* » comme « *nourricières* » prennent en charge la majorité de la cuisine à leur domicile, les modalités de leur entrée dans ce rôle diffèrent : alors que les « *nourricières* » étaient très investies dès leur enfance dans les activités alimentaires, certains « *chefs* » connaissent des entrées en cuisine plus tardives et moins affirmées. Leur engagement fort dans l'activité est plus récent, datant de quelques années voire de la mise en cohabitation conjugale. Leur apprentissage des savoir-faire culinaires semble davantage découler de socialisations par imitation à l'importance de la cuisine, puis de formes d'auto-formations plus solitaires. Fabien comme François sont ainsi partis de chez leurs parents en ne sachant pas cuire un œuf, alors même que la mère de François, qui a travaillé dans la restauration, l'avait sensibilisé à la cuisine. C'est au cours de leurs premières années de vie seule que les deux hommes développent leurs compétences, pour François notamment à l'occasion d'un départ au Chili pendant ses études, période pendant laquelle il a disposé d'énormément de temps libre, et a ressenti l'attrait d'une cuisine étrangère. Les « *chefs* » sont donc parfois aidés dans leur prise en charge de la cuisine par un arrière-plan familial les familiarisant avec le monde de la restauration³³², mais peu par la pratique de la cuisine en tant qu'enfants, du moins pour deux d'entre eux³³³. Leur auto-formation relativement tardive contraste avec des récits de « *nourricières* » ayant depuis toujours aimé cuisiner.

Ainsi, pour cuisiner et plus largement prendre en charge les tâches alimentaires, les femmes se coulent dans un moule qui leur est implicitement davantage proposé depuis l'enfance, notamment, nous allons maintenant le voir, parce que la place de cuisinier·ère principal·e était très fréquemment occupée par une femme dans les familles d'origine.

332 François et Killian, voir sous-partie suivante.

333 François et Fabien, Killian ayant parfois cuisiné chez ses parents.

c. La transmission inter-générationnelle des rôles

L'alimentation peut jouer un grand rôle dans la production de la continuité familiale dans le temps et dans l'espace (Supski, 2013)³³⁴ et les études portant sur le genre dans les tâches alimentaires ont parfois tendance à trop se focaliser sur le couple, à ne pas prendre assez en considération les autres générations et les « *dynamiques inter-générationnelles* » (Neuman *et al.*, 2019, p. 15, nous traduisons)³³⁵. Au-delà d'un intérêt plus ou moins prononcé pour les enjeux alimentaires, se transmet *via* la famille une certaine représentation des rôles alimentaires en fonction de la place dans la famille, notamment du sexe social. Or, les mères étant bien plus présentes dans la gestion alimentaire que les pères, cette transmission des rôles favorise la prise en charge de la cuisine par la femme. En effet, parmi les 52 partenaires concernés par cette enquête, 39 partenaires ont eu un modèle familial qui mettait en avant l'investissement principal de la mère, seulement 6 partenaires ayant connu un investissement principal du père³³⁶ et 6 partenaires ayant connu un investissement relativement équivalent entre les deux parents³³⁷. Parmi ces 39 partenaires au modèle mettant en avant

334 Sian Supski le montre par un travail sur la transmission de recettes de cuisine dans sa propre famille. Alors que ses grands-mères, sa mère et les sœurs de sa mère ont été boulangères, les recettes se partagent entre femmes dans sa famille, même avec celles qui n'ont pas continué à exercer cette profession. Une recette de gâteau spécifique lui a volontairement été transmise par sa mère, *via* une forme de formation et la matérialisation écrite de cette recette (par l'écriture). Elle montre à cette occasion comment les outils de transmission que sont les recettes écrites portent la trace des relations entre émetteur·ice et destinataire, la recette étant plus ou moins détaillée selon le type de relation entre les deux et les compétences supposées de la destinataire. Elle montre également que cette transmission est à la fois mentale et manuelle, la cuisine étant un lieu de rencontre entre théorie et pratique.

335 D'après les auteur·es, « *La recherche sur la division genrée du travail alimentaire, et sur le travail domestique en général, est largement confinée à un paradigme conjugal (hétérosexuel), et perd ainsi de vue les relations dans la famille élargie, alors que nos données suggèrent qu'une attention envers l'influence de la famille élargie serait pertinente pour cette littérature.* » (p. 15, nous traduisons). Bien que ces auteur·es se penchent avant tout sur le rôle des grands-parents dans la gestion alimentaire des parents vis-à-vis des enfants, leur remarque souligne plus largement la nécessaire attention à la famille élargie pour comprendre les comportements alimentaires de la famille nucléaire. Notamment, ces auteur·e·s montrent que les relations générationnelles jouent un rôle dans le genre, une femme jugeant de sa « *bonne* » maternité notamment à l'aune de celle de sa mère. De plus, ces mères des générations antérieures jouent aussi un rôle pour les hommes, par le soutien et l'héritage, en tant que modèle aussi bien culinaire que parental auquel ceux-ci se réfèrent quand ils s'investissent dans les pratiques alimentaires, ce que nous retrouvons dans notre enquête, notamment auprès des hommes « *chefs* ». Il semblerait d'ailleurs que les enquêté·es décrivent plus souvent leurs pratiques par rapport à celles de leurs parents que par rapport à leur partenaire : la tendance est à la comparaison entre des hommes de différentes générations entre eux, et des femmes de différentes générations entre elles, plus qu'entre hommes et femmes des mêmes générations. Ceci peut être mis en parallèle avec la tendance déjà soulignée des partenaires à juger de la justesse de leur répartition des tâches par des comparaisons intra-sexe plutôt qu'inter-sexes (Thompson, 1991 ; Singly, 2007, p. 35).

336 Damien, Camille, Jeanne, Christopher, Faustine et Carole-Anne.

337 Laura est la seule partenaire pour laquelle nous n'avons pas d'information claire concernant les rôles alimentaires des parents.

l'investissement de la mère, 5 partenaires ont été élevé·es entièrement³³⁸ et 3 partenaires principalement³³⁹ par leur mère³⁴⁰.

Parmi les partenaires élevé·es par leurs deux parents ensemble, l'investissement principal de la mère peut consister en une prise en charge entière de la gestion alimentaire. C'est le cas pour au moins 6 enquêté·es³⁴¹. Le nombre de mères au foyer³⁴² y participe, six mères l'ayant été. Plus sobrement, il peut s'agir d'une prise en charge de la cuisine³⁴³. Toujours chez ces couples non séparés dans lesquels la femme cuisine voire gère principalement l'alimentation, la représentation d'un père incompétent et/ou totalement désintéressé par la cuisine sert de justification à la répartition dans la très grande majorité des cas, parfois de façon relativement implicite, mais souvent très directe. Une dizaine d'enquêté·es au moins mettent ainsi en avant l'incompétence totale supposée de leur père³⁴⁴. Les mères sont très souvent décrites comme beaucoup plus regardantes vis-à-vis des enjeux nutritionnels que les pères³⁴⁵. Dans au moins trois foyers³⁴⁶, le père cuisine parfois mais les enquêté·es signalent une différence dans la valorisation des plats, les mères se chargeant des plats quotidiens et les pères des plats et repas « *exceptionnels* ». Ainsi, les configurations inversées d'un père en charge majoritaire de la cuisine quotidienne et reconnu comme plus investi sont très rares. Seuls 4 foyers d'origine connaissent une prise en charge majoritaire de la cuisine par le père³⁴⁷, quelques-uns connaissant des prises en charge temporaires. Au sein de l'un de ces quatre foyers, un père aime beaucoup cuisiner, davantage que sa femme³⁴⁸. Quatre autres enquêté·es sont confronté·es dans leur enfance à un investissement d'hommes, mais sporadique³⁴⁹ ou provenant du beau-père³⁵⁰. Les cas d'hommes cuisinant parce que la mère déteste sont

338 Chloé, Hanna, Nadir, Claire et Julien.

339 Corentin, Hélène, Louisa.

340 Phénomène actuel, les mères qui élèvent seules leurs enfants, avec en 2019 84 % de familles monoparentales dirigées par des femmes (Tableaux de l'économie française, 2020, p. 28) et les gardes d'enfants principalement confiées aux mères en cas de divorce (Le Collectif Onze, 2013), favorisent donc la transmission d'une représentation des femmes comme principales cuisinières.

341 Priscille, Fabien, Islane, Isabelle, Zélie et très probablement Selman et Coralie.

342 Thomas, Jonathan, Islane, Camillia, Florence pour un temps, Yun.

343 Ce qui ressort par exemple dans les récits de Yann et Marine.

344 Alban, Isabelle, Marine, Camillia, Jonathan, Killian, Florence, Antoine.

345 Lisa, Yann, Jonathan, Nolwenn, Charlotte, Aurélien, Florence, Samuel, Yun, Louisa, Alban, Gaëtan, Hinata et Antoine livrent cette représentation.

346 Cédric, Nolwenn, Mathieu.

347 Ceux de Faustine, Christopher, Jeanne et Camille.

348 Celui de Camille.

349 Jeanne, Sylvain, Louisa.

350 Cédric.

quasiment absents³⁵¹ de même que les cas où le père cuisine parce que la mère est la « *breadwinner* », c'est-à-dire qu'elle est considérée comme très occupée par son travail³⁵². Ces configurations sont cependant seulement temporaires et justifiées par les horaires de travail, la mère de Faustine par exemple n'étant pas considérée comme plus qualifiée que son père mais comme ayant des horaires très contraignants. Un seul couple parental présente le cas d'une mère cuisinant pour des grandes occasions et d'un père gérant le quotidien alimentaire, l'enquêté·e expliquant que sa mère l'avait imposé à son père, par une forme de ressentiment et une volonté de ne pas se charger de toutes les tâches domestiques³⁵³. Cette asymétrie sexuée s'étend aux générations antérieures, les grands-mères faisant fréquemment partie du paysage culinaire familial, bien plus que les grands-pères. Ainsi, au moins cinq enquêté·es insistent sur la place de leur grand-mère dans leur alimentation enfantine, et/ou la prennent pour modèle culinaire³⁵⁴.

Il convient donc de souligner l'absence de figures tutélaires du même sexe pour nombre d'hommes désirant s'investir dans les tâches alimentaires, à commencer par la cuisine : les pères ne peuvent généralement pas être pris comme références, ceux-ci étant de « *mauvais* » gestionnaires ou cuisiniers. Killian (18 ans, installé depuis 4 mois en petite agglomération, en intérim dans la manutention, arrangement « *chef* »), cuisinier principal du foyer qu'il forme avec Faustine (18 ans, en BTS mode), ne peut s'attacher à une figure paternelle défaillante en matière culinaire, et se raccroche à la figure de sa mère, voire à celle de sa grand-mère :

*Killian : Mon père... (Faustine rit) **Mon père faut tout changer ! [...] Le midi du pâté ou du jambon. Avec un œuf. Parce que voilà, il savait faire ça. Et le soir c'était euh, barquette sur barquette. Parce qu'il savait pas cuisiner, qu'il était célibataire et qu'il avait pas envie et que... ça lui prenait la tête de cuisiner. Maintenant il s'est, il s'est amélioré il fait des bons trucs. Bon ça reste, des steaks pâtes et des machins. Mais c'est toujours mieux. Mais sinon... le modèle ça sera ma mère. [...] Même ma grand-mère je pense. Parce que ma grand-mère elle savait tout faire. Que ça soit des escargots des... des têtes de veau sauce gribiche. Des des... des îles flottantes... elle savait tout faire. [...] c'est mon modèle en cuisine. (ent. 1, conjugal)***

Killian développe plus loin sa véritable admiration pour sa grand-mère dont

*Killian : la cuisine [est] juste **merveilleu[se]** ! T'façons elle a travaillé dans des, bah dans des grands restaurants. Dans des grands établissements. Elle a eu son propre établissement. Ce qui*

351 Christopher.

352 Chez Carole-Anne et Damien.

353 Jeanne.

354 Corentin, Hélène, Fabien, Dmitri, Killian.

fait qu'elle a toujours été habituée à travailler dans des bonnes qualités, avec de bons produits, et faire de la bonne cuisine. (ent. 1, conjugal)

Peut-être peut-on voir un signe d'évolution du genre dans le développement de la possibilité, pour ces hommes, de s'identifier à leur mère ou grand-mères, y compris dans des catégories sociales plus populaires marquées par une plus forte différenciation genrée des activités (comme pour Killian). Cette faible transmission inter-générationnelle pourrait également favoriser le caractère d'expérimentation des cuisines masculines. Alors que la femme peut maintenir des recettes apprises de ses prédécesseuses (mère et grands-mères), l'homme n'a généralement pas de prédécesseur cuisinier de son sexe. Il est moins évident de s'inscrire dans une continuité inter-générationnelle, qui serait alors nécessairement trans-sexuée. Thomas Alder, travaillant dans les années 1980 aux Etats-Unis sur des hommes s'appropriant certains plats et repas familiaux, montre cette faible continuité, et constate que les hommes concernés reprennent généralement seulement quelques recettes de leur mère (Adler, 1981).

Les investissements familiaux d'origine ne font cependant pas tout, car leur effet dépend de leur appropriation par les partenaires. Si la plupart valorisent l'alimentation d'une façon semblable à celle de leurs parents, quelques-unes prennent plutôt le contre-pied des habitudes parentales. Ainsi, chez Louisa et Alban (21 et 20 ans, installés depuis 6 mois dans une petite agglomération, en recherche d'emploi et étudiant infirmier), Alban se charge davantage de la cuisine alors même que la mère de Louisa était très investie en cuisine, parce que Louisa rejette cet héritage. Sa mère faisait des plats qu'elle juge « *bons, mais pas bons* », c'est-à-dire bons nutritionnellement parlant mais que Louisa n'a jamais apprécié au goût : elle faisait beaucoup de légumes « *bio* », très peu de viande, préférant cuisiner du tofu à la place, et des légumes que Louisa n'aimait pas, comme les brocolis ou les courgettes. Sa mère avait par ailleurs peu d'argent, et cuisinait intégralement « *maison* ». Louisa préférait donc les repas chez son père, d'une composition selon elle plus classique (steaks, cordons-bleus, pommes de terre). Ayant été « *cuisinier* », celui-ci lui a montré comment cuisiner certains plats, comme des crêpes et des cordons-bleus. Louisa n'a pas spécialement repris les habitudes de sa mère comme l'intérêt pour la cuisine de son père, et laisse donc volontiers Alban cuisiner, celui-ci s'inspirant de la cuisine de sa mère, son père ne cuisinant « *jamais jamais* » car il ne « *sait pas cuisiner* » (ent. 1, conjugal).

Les transmissions intergénérationnelles ont ainsi deux effets aux conséquences parfois contradictoires sur la répartition des tâches. D'une part, sont transmises des attentes

alimentaires, qui produisent parfois une répartition *a contrario* de la répartition traditionnelle, lorsque l'homme, originaire d'une famille plus investie dans certaines tâches alimentaires, assure la majeure partie de la gestion. D'autre part, la famille d'origine forge les attentes en matière de rôles alimentaires sexués. Il arrive ainsi que certains hommes aient incorporé l'idée d'un fort investissement en cuisine, mais assuré par des femmes³⁵⁵. Ils peuvent alors porter l'attente d'un travail alimentaire important, mais sans être disposés – n'ayant pas incorporé les dispositions nécessaires – à le réaliser eux-mêmes.

À l'inverse, ces transmissions sont à l'origine de certaines prises en charge par des hommes de la cuisine, ou du moins de leur plus grand investissement dans les tâches alimentaires. Bien que n'ayant pas toujours été autant attachés à la cuisine que leurs homologues femmes, ces hommes prennent en charge majoritairement la cuisine du fait d'un intérêt marqué pour celle-ci, attachement favorisé, pour deux d'entre eux, par leur rattachement à celle-ci par la profession d'un·e de leurs proches. Ils ne cuisinent en effet souvent pas depuis longtemps : Fabien n'a pas cuisiné avant de quitter le domicile familial, Killian cuisinait à l'occasion pour dépanner ses parents, François a lui depuis longtemps une appétence pour la cuisine mais considère être parti de chez ses parents sans savoir cuisiner grand-chose. Cependant, ils ont pour deux d'entre eux été confrontés, jeunes, à la cuisine *via* la profession de leur mères. La mère de François a été cuisinière pendant une bonne partie de sa carrière, et celle de Killian a été, et est encore au moment de l'installation conjugale de Killian, grilladine dans une grande chaîne de restaurants. Cette filiation ne les a pas forcément beaucoup confrontés, jeunes, à la pratique de la cuisine, mais leur a fait intégrer la valorisation de cette activité. Inversement, leurs partenaires ne viennent pas de familles valorisant spécifiquement la cuisine. Camillia (25 ans, installée depuis moins de 1 mois à Paris, en master de journalisme) met en avant ce différentiel familial pour justifier la répartition des tâches alimentaires avec François (23 ans, en master de journalisme), cuisinier principal :

Camillia : Il cuisine vachement bien, plein de céréales de... de trucs comme ça. Moi j'avoue que... Je on m'a pas, j'ai pas une maman ou un papa, qui aime bien cuisiner qui cuisine bien. Je, on m'a jamais trop initiée à la cuisine. Alors que chez lui y'avait un resto dans la, famille. (ent. 1, individuel)

François a longtemps partagé l'activité de cuisine avec sa mère, comme une passion commune qui les réunissait. Après le divorce de ses parents, il a vécu longtemps chez celle-ci, qui « *cuisine beaucoup* » en dehors même de son travail et lui a « *appris à cuisiner* » :

355 Comme c'est le cas pour Antoine.

François : mon rapport à la cuisine est... éminemment lié à ma mère. Parce que mon père n'a jamais cuisiné. **Ma mère est fille de restaurateur. Elle a été restauratrice**, pendant longtemps. Euh, en cuisine elle sait faire beaucoup beaucoup de choses. Elle a toujours été... un des trucs pour lesquels j'admire ma mère, c'est parce qu'elle cuisine bien. **Elle m'a enseigné le goût bah des bons aliments, des bons produits. De la bonne cuisine. De, des bons restaurants.** On va souvent au restaurant, avec mes parents. Et surtout avec ma mère. (ent. 1, individuel)

Ce mimétisme va jusqu'aux types de plats que François maîtrise, puisqu'il n'est pas bon cuisinier de pâtisseries, sa mère ayant, pour des raisons médicales, « *jamais mangé de sucre depuis ses vingt ans* ». François laisse donc la cuisine des pâtisseries à Camillia. L'activité culinaire le rapproche aujourd'hui encore de sa mère, puisqu'à l'occasion de la venue de celle-ci dans l'appartement d'emménagement de Camillia et François, François a fait des courses puis a beaucoup cuisiné avec elle. Quant à Killian (18 ans, en intérim dans la manutention, installé depuis 4 mois en petite agglomération avec Faustine, 18 ans, en BTS mode), il considère avoir toujours baigné dans un certain univers culinaire, de par les métiers de ses proches :

Killian : [Chez mes parents] je faisais la cuisine. Euh... **j'ai toujours fait la cuisine**, t'façons j'étais **obligé** de faire la cuisine (Faustine rit doucement). Ma grand-mère en fait, ma grand-mère vivait dans... **ma grand-mère a fait de la restauration, ma mère a fait de la restauration, tous mes frères ont fait de la restauration.** Ce qui fait que... **depuis tout petit je suis bercé dans le, dans le... la cuisine et le service.** Du coup j'ai été... toujours habitué à... quand c'était le soir j'allais par-dessus les casseroles voir comment cuisinait ma mère. Et puis après j'ai pris l'habitude.

[...] Angèle : Et donc tu dis que c'est ta mère qui était dans la restauration ?

Killian : J'ai toute ma famille. En fait j'ai ma grand-mère qui tenait une... avec mon mon... mon grand-père. Paix à son âme. Qui euh, tenait une... discothèque. Donc en fait y'avait de la cuisine et tout ça. Ensuite ma grand-mère a pris son restaurant. Ensuite ma mère a travaillé en restauration. Dans une... dans un bistrot. Enfin, ouais dans un gastro. Et donc ensuite... ce qui fait que ma mère là a continué... pendant 20 ans à faire de la cuisine. Mon plus grand frère a fait de la cuisine et continue à faire de la cuisine. Et mon autre grand frère faisait de la cuisine. Ce qui fait que **j'ai toujours vécu dans la cuisine.** Même ma tante. Ma tante était dans l'un des plus grands palaces de Suisse, en restauration. Ce qui fait que **partout où j'allais c'était de la cuisine de la cuisine de la cuisine ! Et ça parlait de la cuisine.** (ent. 1, conjugal)

Chez Killian, la profession maternelle, grand-maternelle, et le penchant d'une tante et de certains de ses frères ne sont pas les seules causes de prise en charge de la cuisine. Le fait de venir d'une famille nombreuse l'oblige également à mettre la main à la pâte (voir chapitre 5).

Ainsi, les arrangements de type « *chef* » montrent l'importance des socialisations familiales à la cuisine dans la prise en charge de celle-ci par l'homme. La familiarisation à travers le

métier d'un·e proche semble particulièrement importante. Ces arrangements laissent entrevoir que des hommes socialisés, dans leur enfance, à valoriser la cuisine et/ou à pratiquer avec plaisir celle-ci pourraient prendre en charge la cuisine conjugale, une fois installés en couple. Toutefois, contrairement aux « *nourricières* », les « *chefs* » sont présents dans des couples cohabitant depuis assez peu de temps. Ceci interroge quant à la pérennité de leur implication en cuisine, ces arrangements paraissant fragiles : quelques mois après le premier entretien, le couple de Fabien et Hélène s'est séparé ; celui de Faustine et Killian ne cohabite plus (pour des raisons de poursuite d'études) ; celui de Camillia et François laisse apercevoir, à l'occasion du second entretien, une présence en cuisine de Camillia plus importante que ce que le premier entretien suggérait.

d. S'en remettre à ou prendre en charge ?

Ce sont des attitudes plus générales à l'égard du domestique et de l'alimentaire qui sont transmises. Les hommes ne sont pas chargés de la cuisine (et plus largement du domestique) dans de très nombreuses sociétés. Dans nos sociétés occidentales modernes, ils ont longtemps été pris en charge par les femmes concernant le domestique, qu'il s'agisse de parentes (mère, sœurs, femme) ou de domestiques. Au cours du XX^{ème} siècle et jusqu'aux mouvements féministes des années 1970, la division sexuée des rôles a été renforcée et plébiscitée, notamment par des politiques familiales (Fagnani, 2001). De nos jours, ce modèle continue d'imprégner les représentations malgré les velléités égalitaristes, favorisant la tendance des femmes à s'installer dans une posture de prise en charge, de responsabilité vis-à-vis des tâches domestiques, et les hommes à se laisser prendre en charge par les femmes. Au niveau alimentaire, ceci est très visible dans les comportements réciproques des deux sexes sociaux lorsque ceux-ci ne cohabitent pas³⁵⁶.

Chez les partenaires cohabitants, des propos montrent le relatif maintien de ces postures asymétriques. Christopher (22 ans, installé depuis 3 ans dans une commune urbaine isolée, magasinier vendeur, arrangement de type « *nourricière* »), parlant de la cuisine de Claire (21 ans, mandataire judiciaire), seule gestionnaire de l'alimentation à leur foyer, exprime le sentiment qu' « *elle répond à [s]on besoin* » en respectant les apports énergétiques que celui-

356 Ainsi, les hommes célibataires investissent moins la cuisine que les femmes célibataires (Saint Pol, 2008). Plus encore, vivant en colocation, il arrive à une partie d'entre eux d'adopter des attitudes « *masculines* » de délégation implicite des tâches alimentaires aux autres habitants de la maison, quand bien même ceux-ci ne sont que des hommes. Certains en viennent alors à se comporter comme s'ils étaient des maris, alors qu'aucune femme ne vit dans le ménage (Natalier, 2003).

ci perçoit comme une nécessité. La notion de « *besoin* » renvoie à une perception biologique de ce qui est nécessaire au corps humain pour survivre, et place la personne qui répond à ce « *besoin* » comme responsable de la survie, ici alimentaire, de l'autre. Une telle expression signale la perception d'une femme assurant une fonction de prise en charge de l'autre dans le domaine alimentaire, ce qui est nettement le cas dans ce couple, le seul dans lequel l'homme n'est responsable d'aucune tâche alimentaire.

Chez de nombreux autres couples, la prise en charge de l'homme par la femme à travers l'alimentation est moindre. La fréquence à laquelle la femme est à l'initiative de nombreuses activités alimentaires est cependant souvent perceptible. Ainsi, Damien (24 ans, consultant en assurances, installé depuis 1 mois à Paris, arrangement « *nourricière* ») explique s'« *adapter* » à ce que Gaëlle (21 ans, étudiante ingénieure en alternance) « *propose* » comme repas, « *parce que c'est elle aussi qui propose et qui prend l'initiative* ». Camille (24 ans, chargée d'études, 8 mois de cohabitation à Paris), « *nourricière par défaut* », se retrouve à ses yeux bien malgré elle en charge de la gestion alimentaire. Les propos et interactions conjugales qu'elle a en entretien avec Yann (33 ans, ingénieur) montrent bien la dépendance de Yann aux activités alimentaires de Camille, qui prend par exemple l'« *initiative* » des menus :

Camille : Enfin c'est moi qui prends l'initiative de dire "Bon bah qu'est-ce qu'on mange ?". Etc. Ça peut arriver, s'il a très faim, qu'il me pose la question (elle rit). Et dans ce cas on réfléchit. Ou qu'il me propose même quelque chose, mais... Et après bah on cuisine à deux si on, si... c'est souvent si j'ai envie d'avoir un petit coup de pouce. Parce que, j'ai pas envie de faire ça tout seule, parce que c'est pas très marrant ! Ou alors parce que, enfin quand c'est lui qui le fait, je me dis "bon allez, je vais t'aider" et... parce que voilà, je me sens un peu coupable de le laisser faire. (ent. 1, individuel)

Les seules prises d'initiative de Yann à propos des menus sont provoquées par la « *faim* », autrement dit par un besoin qui n'est pas couvert assez vite par l'activité de Camille. Même là, souvent, il lui « *pose la question* », c'est-à-dire qu'il ne prend pas de réelle initiative mais lui demande d'agir, elle. Ce comportement est ici favorisé par l'omniprésence de Camille dans les activités alimentaires, et son penchant à contrôler celles-ci. Ce cas illustre en tous cas très bien un état de dépendance de l'homme proche de celui caractérisant les enfants vis-à-vis des adultes. Les cas inversés sont peu nombreux et correspondent aux cas globalement inversés en matière de prise en charge des tâches³⁵⁷. Ainsi, la prise en charge des hommes par

357 Camillia (25 ans, installée depuis moins de 1 mois à Paris, en master de journalisme, arrangement de type « *chef* ») tend ainsi à largement s'en remettre à François (23 ans, en master de journalisme) pour

les femmes tend à être plus englobante que celle des femmes par les hommes. Reste de pratiques « *traditionnelles* », cette façon de faire s'exprime également par une attention aux habitudes « *bonnes* » pour la santé de l'autre, et au déploiement de pratiques (prévisions de certains plats, conseils et reproches) visant à les lui faire adopter (voir partie I.4).

Ainsi, les restes d'anciennes représentations et pratiques « *traditionnelles* » impriment encore aujourd'hui leurs marques dans les socialisations enfantines, conduisant les jeunes adultes à être asymétriquement préparé·es à la prise en charge des tâches alimentaires domestiques. Les partenaires ont été confronté·es à des rôles alimentaires genrés fréquemment traditionnels dans leurs familles d'origine, les femmes ont plus souvent été socialisées aux activités alimentaires dès leur enfance, et plus largement à un rapport au domestique et au professionnel les conduisant à prioriser les activités alimentaires sur leurs activités professionnelles ou personnelles. Ceci les conduit à davantage prendre en charge ces activités et à prendre en charge le partenaire par la même. Comparativement, les hommes doivent s'approprier une place à laquelle ils sont moins incités, demandant des comportements qui leur ont moins été transmis. Comme nous le verrons plus loin, il est donc plus aisé à ceux-ci de participer à ces tâches à travers des comportements associés à la « *masculinité* ».

2. conduisent à des prises en charge souvent genrées

Conséquence de ces ressorts, les prises en charge sont souvent genrées. L'étude des arrangements conjugaux distingués dans la typologie permet d'en relever certaines caractéristiques. Certaines tâches apparaissent propices à la prise en charge par un sexe social plus que par l'autre (a). Fréquemment, la femme porte davantage la charge mentale (b) ou exprime dans ses activités alimentaires des pratiques de *care* (c). Enfin, la force de ces ressorts est visible dans l'existence de femmes qui prennent en charge malgré leur relative incompétence (d), ou alors qu'elles ne le souhaitent pas vraiment (e).

a. Tâches « masculines », tâches « féminines »

Au-delà de l'investissement plus grand des femmes dans les tâches domestiques, les travaux ont montré la tendance à une spécialisation selon les types de tâches domestiques : les femmes assurent davantage les tâches ménagères et alimentaires, les hommes le bricolage et le

son alimentation.

jardinage, favorisant l'identification d'activités plus « *féminines* », d'autres « *masculines* », d'autres enfin davantage « *négociables* » (Zarca, 1990). Ainsi, même chez les couples égalitaristes, le genre continue à spécialiser (Van Hooff, 2011), les individus construisant leur identité sexuée par l'accomplissement de ces tâches (Deutsch, 2004 ; Aarseth, 2009 ; Cairns *et al.*, 2010 ; Merla, 2007, 2010). Des travaux s'interrogent ainsi sur la reconfiguration du genre lorsque les partenaires remettent en cause cette sexuation des tâches, chez les pères au foyer (Merla, 2007, 2010) ou lors de la prise en charge de tâches alimentaires par des hommes (Deutsch, 2004 ; Fouquet, 2019). Ces enjeux de spécialisation varient évidemment en fonction des milieux sociaux, du fait de conceptions différenciées des rôles sexués familiaux, d'écarts dans les possibilités économiques et pratiques de répartition des tâches ou de délégation (Court *et al.*, 2016). Ainsi, si pour les catégories supérieures des classes moyennes ou les petites classes supérieures, toutes deux à fort capital culturel, l'égalité est prônée et rendue possible par les ressources et l'attachement à l'égal investissement dans le travail – et dans les études pour les enfants – elle est compliquée, dans les catégories plus populaires, par une conception sexuée plus différentialiste et une surcharge de travail domestique non-déléguable à des tiers du fait de ressources économiques plus faibles.

Qu'en est-il dans le domaine alimentaire chez les jeunes couples ? Dans notre étude, nous voyons que le genre s'exprime de façon souple dans les tâches alimentaires, puisque les cas où une seule personne est en charge de toutes les tâches sont très rares, mais que s'observe une dichotomie genrée dans la prise en charge des différentes tâches. Si les hommes cuisinent parfois peu, ou seulement en tant qu'exécutants, leur plus grande présence dans les courses, comparativement aux autres tâches alimentaires et surtout à la cuisine, a facilement pu être objectivée. En dehors du couple composé de Claire et Christopher (21 et 22 ans, installé·es depuis 3 ans dans une commune urbaine isolée, mandataire judiciaire et magasinier vendeur, arrangement « *nourricière* »), dans lequel Claire est l'unique gestionnaire de l'alimentation, tous les partenaires hommes participent aux courses. Plus encore, la grande majorité des couples déclarent que les partenaires participent à égalité aux courses, soit en les faisant ensemble, soit en y allant chacun·e son tour, et les couples dérogeant à cette règle sont ceux dans lesquels l'homme est davantage investi dans les courses. Ainsi, Cédric, Mathieu et Dylan font les courses principales seuls, et Blaise, Antoine, Thibaud, Killian et Damien font souvent certaines courses principales que n'effectue pas leur partenaire. La situation est un peu plus complexe concernant les courses d'appoint, plusieurs couples laissant la femme s'en charger,

mais force est de constater que les courses sont une porte d'entrée privilégiée des hommes dans la gestion alimentaire domestique. Ceci est conforme avec l'évolution des temps moyens consacrés aux courses constatée en population générale, en hausse historique pour les hommes et en baisse pour les femmes, pour un écart entre les sexes sociaux réduit de moitié entre 1974 et 2010 (Brousse *et al.*, 2015). Le phénomène pourrait s'expliquer par l'égalitarisme, auquel s'ajoute le fait que les courses sont une activité plus appréciée par les hommes que par les femmes, puisqu'elles ont un lien avec l'extérieur et nécessitent de plus en plus de recourir à une voiture (Brousse *et al.*, 2015). Au-delà de la participation à l'activité en tant que telle, s'observe parfois une spécialisation en fonction des produits achetés, avec par exemple une plus grande présence des hommes dans l'achat des produits lourds, ou encore de certains produits comme les alcools, le pain ou les viandes (confirmée par Perrot, 2009). Chez Laura (24 ans, infirmière remplaçante) et Julien (boulangier, installé·es depuis 2 ans, arrangement « *partenaires spécialisé·es* »), les partenaires participent conjointement aux courses. Toutefois, chacun·e est spécialisé·e : lors de leurs courses principales, Julien conduit la voiture et aide à porter les produits lourds, Laura se charge du respect de la liste, et est la seule à entrer dans l'épicerie sociale et solidaire à laquelle elle a accès. Elle fait également seule les courses d'appoint en semaine, notamment sur le marché.

Rappelons toutefois que cette participation aux courses n'est pas forcément gage de leur complète prise en charge, la femme pouvant en rester globalement responsable. Ce temps peut être du temps partagé avec la partenaire, et quand bien même il ne l'est pas, les hommes ne supportent pour autant pas toujours la charge mentale de la liste de courses (Perrot, 2009). Ceci est visible chez Jeanne (24 ans, étudiante en master, installée depuis plus de 2 ans en petite couronne avec Aurélien, 36 ans, psychopraticien). « *Nourricière* », elle contrôle très strictement ce que son partenaire achète seul (voir chapitre précédent, partie I.1.b). Ainsi, la spécialisation de certains hommes dans une partie des tâches alimentaires ne remet en cause que dans certains cas la prise en charge par la femme de la charge mentale, qui représente une part importante de l'ensemble du travail alimentaire (DeVault, 1994), comme nous allons le voir maintenant à travers l'arrangement « *partenaires spécialisé·es* ».

b. La « charge mentale » déséquilibre la répartition chez les « partenaires spécialisé·es »

Like planning and managing meals, the work of provisioning is partly invisible. An observer can see someone going to the store, gathering up purchases, paying for them, taking them home

and putting them away. But the ongoing strategic parts of the work—the planning, monitoring, remembering—cannot be seen. (DeVault, 1994, p. 75)

Les travaux précédents ont montré que la participation de l'homme aux tâches n'est pas forcément gage de la prise en charge de celles-ci, les femmes en restant fréquemment responsable (Murcott, 2000 ; Perrot, 2009), conservant la « *charge mentale* » (DeVault, 1994 ; Haicault, 1984), l'activité cognitive d'organisation de la gestion. Dans le cadre de l'alimentation conjugale, cette charge mentale consiste dans le fait de penser les menus en tenant compte d'enjeux nutritionnel ou de plaisir, de surveiller que les aliments périssables sont consommés à temps, de prévoir quand certaines activités de vaisselle ou de courses doivent être réalisées, d'anticiper le manque de certains aliments, de prendre le temps d'aller faire des courses ponctuelles pour compléter les courses principales, etc. Or, l'arrangement « *partenaires spécialisé-es* » montre, derrière une apparente répartition égalitaire, une plus grande prise en charge de la charge mentale alimentaire par les femmes. Les femmes concernées se chargent de tâches spécifiquement liées à cette charge, comme penser les menus, pour Laura, ou acheter des produits spécifiques, comme les légumes « *bio* » pour Nolwenn. Elles s'occupent ainsi souvent de tâches demandant un investissement répété et fréquent, comme les petites courses d'appoint régulières, pour Nolwenn et Laura, ou de tâches moins reconnues, comme les repas quotidiens pour Priscille, tandis que l'homme fait les repas exceptionnels. Cet arrangement montre que les tâches peuvent sembler réparties de façon égalitaire sans que la charge mentale soit, elle, équilibrée. Si cette charge reste plus fréquemment assurée majoritairement par la femme, il arrive chez certains couples que les hommes y participent davantage, notamment en s'investissant dans la sélection des aliments au moment de l'achat, ou dans la conception des menus. Lorsqu'il est investi en cuisine, l'homme consacre visiblement plus d'intérêt et de temps aux questions alimentaires que la femme, comme chez les « *chefs* » ou les « *hommes (temporairement?) plus disponibles* », comme Blaise et Cécile, Fabien et Hélène ou encore Cédric et Chloé au début de leur cohabitation. Ainsi, le corpus témoigne d'une charge mentale fréquemment davantage assurée par les femmes, mais aussi de cas inversés lorsque l'homme cuisine beaucoup.

c. Le rôle de « care-giver » des « nourricières »

Un second arrangement caractérisé par une prise en charge des tâches conforme à la répartition « *traditionnelle* » est le type « *nourricières* ». Cet arrangement montre que certaines jeunes femmes peuvent se sentir reconnues dans un rôle de prise en charge quasi-

intégrale des tâches alimentaires. Elles cuisinent et gèrent l'organisation générale de l'alimentation, même si leur partenaire exécute certaines tâches (comme des courses sous étroite surveillance). Elles se saisissent de ce rôle de façon très proactive. Elles en tirent la reconnaissance du partenaire qui se considère pris en charge, souvent dès avant l'installation en cohabitation. Elles performant ainsi dans l'alimentation le rôle de « *care-giver* » encore attribué implicitement aux femmes, un rôle dont les hommes cuisinant principalement se saisissent seulement partiellement (voir partie III). Ce rôle est à relier au maintien de la croyance en une « *vocation parentale* » des femmes : malgré le relatif déclin des stéréotypes de genre, les femmes étant de plus en plus considérées comme tout autant compétentes, la croyance selon laquelle les femmes seraient plus aptes et intéressées par les fonctions de maternage persiste (Papuchon, 2017). Ces cas signalent que l'alimentation est encore pensée comme le lieu du soin aux autres pour les femmes (Murcott, 1983 ; DeVault, 1991 ; Mennell *et al.*, 1992) et qu'elle n'est pas vraiment pensée comme pouvant l'être pour un homme. Ils montrent également comment certains couples fonctionnent par spécialisation des partenaires, chacun·e reconnaissant les qualités de l'autre.

d. L'attendu implicite de prise en charge par les « femmes en apprentissage »

Si la prise en charge des tâches alimentaires participe, pour certaines femmes, d'une inscription relativement volontaire dans un rôle de « *care-giver* », elle peut aussi s'imposer à elles comme un attendu. En effet, chez les couples à l'arrangement « *femme en apprentissage* », la femme prend majoritairement en charge les tâches alimentaires alors même que sa relative incompétence de départ ne le favorisait pas, qu'elle n'y prend pas un plaisir spécifique, et que les (in)disponibilités réciproques ne le justifient pas spécialement. En effet, ces femmes sont au départ moins compétentes en matière de cuisine comme de gestion des tâches alimentaires, parce qu'elles sont parties de chez leurs parents lors de l'installation conjugale, tandis que leur partenaire a vécu seul assez longtemps. Or, celles-ci apprennent le rôle de gestionnaire alimentaire. Elles se font aider au départ par leur partenaire, sur qui elles prennent exemple. Celui-ci se retire ensuite progressivement de la gestion, à mesure que la femme apprend. Ce processus de prise en charge progressive alors que les compétences différenciées des partenaires favoriseraient au départ une répartition inversée montre la prégnance du modèle « *traditionnel* », et combien la prise en charge de la majorité des activités alimentaires par les femmes reste une représentation ancrée. Autrement dit, aucun des arguments mobilisés par les couples égalitaristes ne justifie cet arrangement. Cet

arrangement relativise également la force des compétences et préférences (détaillée dans le chapitre précédent) dans la prise en charge lorsque les partenaires attendent, implicitement ou non, une répartition basée sur des rôles de sexe traditionnels. Ceci invite à distinguer les couples égalitaristes basant leur répartition sur les compétences, préférences et disponibilités, des couples davantage attachés aux rôles de sexes traditionnels.

e. Les exigences élevées conduisent à « gérer par défaut »

Enfin, l'arrangement de type « *gestionnaire par défaut* » montre que les femmes peuvent se retrouver à prendre en charge l'intégralité de la gestion alimentaire sans le souhaiter initialement, à leur corps défendant. Dans cet arrangement, face aux divergences en matière de consommations et face au sous-investissement de l'homme relatif à ses exigences, la femme prend en charge la gestion afin de s'assurer le respect de ses attentes. La répartition des tâches est alors proche de celle des arrangements de type « *nourricière* », mais la femme n'en tire ni reconnaissance ni satisfaction conjugale, l'homme ne reconnaissant pas l'intérêt donc la valeur du travail alimentaire effectué par sa partenaire, et celle-ci l'effectuant pour elle seule, sans adapter beaucoup ses pratiques à celles de son partenaire. Les contenus alimentaires et modalités de gestion sont donc fortement influencés par celle-ci, au prix d'une lourde charge de travail domestique. C'est, dans notre corpus, le cas (détaillé dans le chapitre précédent) de Camille. Camille confère aux activités alimentaires une importance bien plus grande que Yann, et elle considère donc inacceptable de ne pas se charger de tâches alimentaires qu'elle voit comme inévitables, essentielles, et que Yann n'effectuerait pas à sa place. Cet arrangement est conforme à des travaux montrant comment les exigences et compétences peuvent venir justifier l'inégalité de la répartition dans un cadre égalitariste : les partenaires présentent les femmes comme plus exigeantes et plus douées (McMahon, 1999, p. 158 ; Beagan et al., 2008 ; Van Hooff, 2011) pour justifier le plus grand investissement de celles-ci.

Les différents arrangements rappelés ici montrent combien la survivance des représentations traditionnelles rend l'investissement de la femme aujourd'hui encore plus attendu, à tel point qu'il peut se réaliser en contradiction avec les compétences relatives des partenaires à l'installation. Il concerne en particulier le travail de charge mentale, et conduit parfois à des prises en charge intégrales, voire douloureuses. Nous verrons cependant dans le chapitre